

Patois et ancien français : (suite)

Autor(en): **Chessex, Albert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **87 (1960)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-231725>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le français moderne ne connaît plus le mot malnet (sale, malpropre, « mal net », pas net), mais ce terme était courant en ancien français. Nos patois l'ont conservé : ils disent maunet. (On sait que la terminaison française al devient au en franco-provençal.) L'ancien français possédait le dérivé malnetiese (saleté, malpropreté, ordure), mot qui se retrouve presque identique, dans le patois maunétyîse. Autres dérivés patois : maunétyâ, saleté, et maunétamin, malproprement.

Au moyen âge, avant de dire « noir », on disait *neir*, et c'est ce que, toujours archaïques, les patois font encore ; autre forme patoise : *nei*. Nom de famille : *Ney, Neyret, Neryoud* (noir, noiret, noiraud).

En ancien français, le mot *noise* (1° bruit, tapage ; 2° querelle) avait toute une série de dérivés : *noisance* et *noisement*, synonymes de *noise* ; *noisete*, petite dispute ; *noisier*, 1° faire du tapage, 2° se quereller ; *noisëor* et *noisier*, 1° tapageur, 2° querelleur. En français moderne, cette richesse s'est perdue : il n'en reste que le seul mot « noise », et encore n'est-il plus bien vigoureux ; Larousse, en effet, remarque à ce propos : « Ne s'emploie guère que dans l'expression *chercher noise* ». Quant aux patois, s'ils n'ont plus la richesse du vieux français, ils sont beaucoup moins démunis que le français moderne. Ils possèdent encore trois de ces anciens vocables qui, chez eux, il est vrai, ont perdu leur sens primitif de « bruit, tapage, tapager, tapageur » : *niése* (*nieise, niaise*), qui correspond à « noise » ; *niésî* (*nieisî, niaisî*), correspondant à « noisier », quereller, et *niéjâo* à « noisëor », querelleur. C'est ainsi que, dans *Por la veillâ*, Jules Cordéy écrit d'une part : *Pè lo Conset générât sè sant quasu mourgâ et niaisî*, et d'autre part : *On coo à einvouyî dein lè paï que sant plliein de niéjâo et de tsecagnare*.

L'adjectif vieux français *nomper*, signifiant « non pair », non pareil, sans

pareil, a disparu du français moderne, mais se retrouve dans les patois, où *nompâr, nompâ, nopâ*, ou bien ont gardé la signification primitive : « sans pareil », ou bien ont pris le sens de « dépareillé » : *Mé mitanne son nompâ*, mes mitaines sont dépareillées (Odin). Il est curieux de noter ici que les Canadiens français disent « dépareillé » pour « sans pareil ». (Voir *Maria Chapdelaine*.)

Si le français moderne n'a rien conservé de l'ancien français *put*, adjectif qui signifiait : 1° puant (c'est l'étymologie), infect, sale ; 2° laid, méchant, mauvais ; 3° vil, méprisable, de mauvaise vie, il n'en est pas de même des patois. Sous les formes *pou* et *pout*, masculin *pouta, pouet*, féminin *pouetta*, ils perpétuent ce terme qui, chez eux, n'a plus des acceptions aussi nombreuses qu'en vieux français et veut dire simplement laid, vilain, parfois mauvais.

En ancien français, le latin *primus* avait produit *prin* (on écrivait aussi *prim*), « premier ». Par la suite, *prin* se vit doter d'un sens nouveau : « Comme ce qui vient en premier lieu, dit W. Pierrehumbert, est ordinairement de qualité distinguée et fine, on comprend que « prin » puisse signifier délicat, fin, et aussi menu, mince. » Dans les patois, *prin* (féminin *prima* ou *primma*) a totalement perdu le sens de « premier » et n'a plus que celui de « mince, fin, menu, ténu ».